

John Nelson DARBY



Tel que je l'ai connu

William KELLY

restreint en pratique le principe d'être prêt à recevoir des chrétiens de l'extérieur, quoique ce principe demeure toujours; mais son application ne peut être que réduite quand certains veulent rompre le pain alors qu'ils sont insensibles aux erreurs graves et notoires qui sont enseignées là où il vont habituellement.

Cela intéressera beaucoup de personnes d'apprendre que son article sur le *Progrès du Pouvoir Démocratique, et ses effets sur l'état moral de l'Angleterre*, a énormément frappé feu Sir T.D.Acland, qui a été l'ami intime de M. Gladstone depuis Oxford jusqu'à sa mort. En me remerciant pour l'envoi du premier volume des *Miscellaneous*, qui contient ce texte, il m'écrivit que c'était la plus étonnante prévision (alors que cela avait été écrit de nombreuses années auparavant) et la plus juste estimation qu'il ait jamais lues sur ce qui s'est passé depuis et sur ce qui allait se passer.

Je suis convaincu de ne jamais avoir connu ni entendu parler d'un croyant plus fidèle à Christ et à Sa Parole que lui. Il avait l'habitude de dire qu'il y a trois sorte de gens qui, par leurs antécédents, sont sujets à faire de mauvais frères: les membres du clergé, les hommes de loi et les officiers. Lui-même était une brillante exception de cette affirmation puisqu'il avait été d'abord homme de loi et ensuite pasteur.

C'était par nature un grand homme, un homme d'étude plein de rigueur autant que hautement original, c'était véritablement un homme bon, ce qui est bien mieux. C'est ce que j'avais de bonnes raisons de croire avant de le voir; tout bien considéré, c'est ainsi que je l'ai trouvé, dans la paix comme dans la guerre; et je suis sûr que c'est ainsi, en face des circonstances qui se sont présentées, qu'il a été jusqu'à la fin. Vais-je trop loin si j'ajoute: puissions-nous être ses imitateurs, comme il l'était de Christ?

JOHN NELSON DARBY

TEL QUE JE L'AI CONNU

Un ami de M. Darby, qui a été pendant de longues années très proche de lui, nous a aimablement envoyé ces notes sur une vie des plus intéressantes.

Comme vous souhaitez que je vous raconte quelques souvenirs personnels de feu J.N.D., j'en reviens à mon premier entretien avec lui à Plymouth pendant l'été 1845. J'étais en communion depuis des années à cette date, cependant je n'avais pas encore eu l'occasion de le rencontrer, alors que j'avais conçu pour lui, plus que pour d'autres, un profond respect et une chaude affection, à cause de son amour et de son témoignage pour Christ. J'habitais alors une des îles de la Manche dans laquelle j'avais commencé à rompre le pain avec trois sœurs en Christ, avant même d'avoir vu un frère face à face. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois dans la boutique de J.B.Rowe, rue Whimble; sa salutation avait été très cordiale et directe. A cette époque, des choses douloureuses s'étaient révélées dans le rassemblement: un effort pour miner de l'intérieur et pour établir, au Nom de Celui qui nous a enseigné la liberté du ministère et l'unité de l'Esprit, un état de choses contraire à Sa Parole¹.

1. Au lieu de laisser l'Esprit de Dieu libre d'utiliser ceux qu'Il choisissait dans ce rassemblement de plus de mille personnes, deux frères: B.W.Newton et Harris prenaient toute la place. Par exemple, si un frère humble indiquait un cantique, il n'était pas chanté. (Letters Vol.1 p.89)

M. Darby publiait alors une critique, probablement la meilleure qu'il ait jamais écrite, pour dénoncer *Les pensées sur l'Apocalypse de B.W.Newton*, dont l'objet principal était de contredire, sournoisement et de propos délibéré, chacune des vérités qui distinguent le rassemblement, et qui, nous en sommes convaincus, sont de toute importance pour la vérité et la gloire de Dieu en Christ. Cet effort pour renverser ces vérités n'était pas confiné au parti de ceux qui, à Plymouth, voulaient revenir en arrière. M. Charles Hargrove, un ancien pasteur irlandais, M. J. Parnell (était-il déjà Lord Congleton?), avec d'autres, s'étaient associés à ce parti, pour des motifs divers. M. Darby avait répondu à tous avec sérieux, énergie et compétence, ce qui lui valut l'inimitié et le ressentiment de ceux qui transigeaient par amour plus que par vérité. Quoique profondément affecté par le schisme qui devait, s'il n'était pas jugé, conduire à ce que l'apôtre appelle une «hérésie» ou une secte, je voyais clairement qui était celui qui avait à cœur Christ et qui ne s'élevait pas au-dessus de lui-même ou de ses amis.

Ce schisme était exactement ce que souhaitaient les conducteurs de la chrétienté, tant ceux de l'église établie que les autres; car, comme les principaux sacrificateurs d'autrefois, ils se demandaient jusqu'où irait l'extension des rassemblements. Comme l'un des principaux d'entre eux l'a écrit, ils ont commencé à respirer librement quand la division de Newton est survenue.

Mais venons-en à des faits personnels qui vous intéresseront vous et vos lecteurs, comme ils m'ont donné à moi, plus jeune d'environ vingt ans, une leçon pratique. En dînant avec M. Darby, il me dit au cours de la conversation: «J'aimerais vous raconter comment je vis. Aujourd'hui je mange plus que d'ordinaire du fait de votre présence. Mais j'ai l'habitude de manger un peu de viande chaude le samedi, froide le dimanche, froide le lundi, froide le mardi, froide le mercredi et froide

par M. Gladstone de l'Église protestante d'Irlande. «Si les protestants se confient en Dieu, cela restera leur position. Qu'ils soient, à cause de la Parole de Dieu, en l'honorant ainsi que ce qui est appelé protestantisme, en la reconnaissant de tout leur cœur, unis avec les presbytériens, comme vous avez remarqué qu'ils ont fait dans de meilleurs temps sous Bramhall... Seulement soyez vous-mêmes et confiez-vous en Dieu. N'ayez plus rien à faire avec l'état, rejetez-le, ne faisant aucune compromission pour un peu d'argent et beaucoup de sujétion; si vous le faisiez, vous seriez perdu.» Ce qui n'empêcha pas que, quand le pieux et savant Dr. O'Brien, évêque d'Ossory, qui avait épousé sa nièce, écrivit une justification de la régénération baptismale¹, qu'il avait pendant longtemps rejetée, M. Darby écrivit une vigoureuse réfutation, et prouva que l'argumentation appuyée sur la littérature théologique aussi bien que sur l'Écriture n'était qu'une simple ineptie.

Même dans son propre cercle, autant il était capable de supporter beaucoup de choses, autant ses réactions étaient vigoureuses dans les choses importantes. Il travaillait souvent avec un autre frère à l'époque où il ne reculait pas devant la prédication en plein air autant qu'il le fit plus tard. Une fois, son compagnon était un homme d'une éloquence remarquable, mais lent à apprendre les vérités les plus profondes et attaché aux formes. Ainsi l'ancien commandant de navire lut une prière tirée du Livre de Prière, et l'ancien pasteur fit un appel évangélique. Il est probable qu'une seule expérience de ce genre suffisait. Des choses incongrues se produisaient à cette époque. Plus tard il devint plus circonspect pour prêcher dans ce qu'on appelle les «églises» dans notre pays et les «temples» à l'étranger, quand la superstition et le rationalisme s'y infiltrèrent. Le climat d'indifférence, qui prévaut aussi depuis peu,

1. Doctrine qui prétend que l'enfant, est régénéré, né de nouveau, par le baptême.

teur déplaisant ne risquerait de venir à cet endroit! Dans sa maison tout était simplicité et renoncement à soi-même; s'il était invité à déjeuner ou à dîner, il prenait part librement et avec reconnaissance à ce qui était placé devant lui. Ce qui ne l'empêchait pas d'être vigilant pour les intérêts du Seigneur, spécialement avec les serviteurs plus jeunes; je me souviens que quand il vint me voir la première fois que j'ai emménagé, il a regardé délibérément une cuillère ou une fourchette placée devant lui. L'inspection s'est révélée positive: elles étaient seulement en plaqué! C'est ainsi qu'il vivait lui-même. Même dans de telles choses il haïssait pour le chrétien l'orgueil de la vie, et pensait avec juste raison qu'un peu de compromission ouvrait la porte à beaucoup de licence.

Sa largeur de cœur, pour quelqu'un qui avait d'aussi fortes convictions et qui les mettait en pratique, se montrait de bien des manières. Après qu'il ait quitté l'église anglicane il prêchait occasionnellement à la demande d'un clergyman pieux; mais il n'apparaissait qu'à la prédication et n'assistait pas au service qui précédait. En France aussi, par la suite, il prêcha pour des pasteurs pieux de l'église réformée; et s'il ne refusait pas la robe noire en tant que vêtement universitaire, quand on lui apportait le rabat il disait: «Oh! non, je ne le mettrai plus jamais.» Cette largeur de cœur se manifestait encore quand non seulement il n'épargnait pas, mais reprenait vertement les frères trop zélés mais peu fondés qui étaient si rigoristes, par ignorance, qu'ils appliquaient ce que l'apôtre dit des tables des païens à celles des différentes dénominations. Ce n'étaient que les erreurs fondamentales qui suscitaient sa plus profonde douleur et sa plus profonde indignation. Alors, comme me le disait l'un de ceux qui enseignaient de telles erreurs, J.N.D. écrit avec une plume dans une main et la foudre dans l'autre.

Dans des affaires plus publiques, prenez sa lettre de la Barbade à l'archidiacre Stopford pour l'assurer de sa sympathie quand ce dernier était découragé par l'abandon et la spoliation

le jeudi. Le vendredi je ne suis pas fâché d'avoir un peu de côtelette ou de steak; puis je recommence de la même manière.» Comme M. Darby, moi aussi quand j'étais jeune chrétien, j'avais vécu de manière ascétique, et j'avais été réduit à un état de santé tel, par indifférence à la vie extérieure, que le médecin m'avait prescrit comme essentiel ce que j'avais rejeté pour renoncer à moi-même. Combien il est rare de trouver un esprit doté d'une capacité des plus exceptionnelles de généralisation, capable de s'abaisser comme l'apôtre pour inculquer à un jeune chrétien comment tout faire à la gloire de Dieu, que ce soit manger, boire, ou toute autre chose. A cette époque M. Darby n'avait pas un brin d'ascétisme, mais il avait, quant à la nourriture nécessaire, de la liberté et un cœur attentif à plaire au Seigneur. Quoique cela puisse sembler peu de chose à certaines personnes, j'en tirai une leçon utile pour ma vie journalière, et à travers moi, pour celle d'autres personnes; car de nombreux chrétiens, quand ils sont «guéris de leur lèpre» oublient ou négligent, selon les expressions du Lévitique, de raser tout leur poil et de laver leurs vêtements, quoiqu'ils aient pu se laver le corps comme il se devait. Il est tellement naturel, comme quelqu'un de cette classe sociale le remarquait, de conserver pour soi sa noblesse tout en l'offrant au Seigneur, une offrande dont Il a horreur car elle est entièrement du monde.

Naturellement, j'ai vu M. Harris, M. Newton, M. H. Soltau et bien d'autres, et je les ai trouvés pleins d'amabilité, même lorsque l'esprit de parti accomplissait son œuvre de mort. Avant que son esprit ne soit emporté par des prétentions à un pouvoir miraculeux et à un rituel pire que celui des ritualistes, à une époque plus heureuse, Edward Irving n'appelait-il pas les rassemblements «un étang d'amour»?

Telle était la puissance de la spiritualité et de la piété, que M. Darby fut là le seul avec lequel je me sois senti libre de raconter en confidence la triste histoire du péché d'un ancien

pasteur, pour qu'il se joigne à moi pour prier à ce sujet. Comme ce mal était venu à ma connaissance sans que je l'eus cherché et dans un endroit éloigné, il m'appartenait, par la foi et dans l'amour, de m'en occuper et, devant Dieu, de présenter à son âme ce que peut-être personne ne suspectait. Comme il s'était retiré de communion, on aurait pu ne pas s'occuper de lui. Il y a longtemps déjà qu'il est délogé, et comme personne actuellement ne peut deviner de qui il s'agit, je puis le raconter.

Plusieurs années auparavant (je pense que c'était en 1831) F.W.Newman invita M. Darby à Oxford: ce fut une époque mémorable pour le public car il réfuta l'enseignement du Dr. E. Burton qui niait les doctrines de la grâce, doctrines qui avaient été, sans aucun doute, professées par les Réformateurs, et affirmées non seulement par Bucer, P. Martyr, l'évêque Jewell, mais aussi dans les Articles IX à XVIII de l'Église d'Angleterre. Avec un sourire J.N.D. me dit: «C'est le seul traité sur lequel j'ai jamais fait un bénéfice.» Pendant ce même séjour, d'une manière plus privée, il influença, non M. W.E.Gladstone¹ qui le vit et l'entendit alors, mais G.V.Wigram, Sir L.C.L.Brenton, B.W.Newton et W. Jarrett, ainsi que d'autres qui étaient trop hésitants dans leur foi pour faire un pas décisif et en supporter les conséquences. Il est caractéristique que, alors que l'un de ces jeunes gens s'était écrié au cours de la conversation: «Puisse Dieu me donner de vivre dans une belle contrée» (il eut plus qu'il ne désirait avec un évêché en Écosse), M. Wigram ait rétorqué aussitôt: «Puisse-t-Il me donner de Le suivre et de Le servir quel qu'en soit le prix!». Il eut, lui aussi, ce qu'il avait désiré. Sir Charles Brenton n'appréciait guère J.N.D., si l'on en juge par ce qu'il exprimait sans grande indulgence: «Je n'ai jamais connu un

1. W.E. Gladstone: après avoir été pasteur, il se tourna vers la politique et devint Premier Ministre du Royaume-Uni à trois reprises, de 1868 à 1894.

d'un chrétien âgé pour parler franchement, en particulier à ceux dont l'amour, pensait-il, pouvait le supporter. Mais quelquefois la remarque, quoique faite par affection, n'amenait que de l'irritation. «Où étiez vous, Z..., à vous cacher parmi votre parenté, sans aller voir une seule fois les frères de cette région»? D'un autre côté les témoignages dignes de foi ne manquent pas sur son amour si prompt et si humble qu'il l'amenait là où bien peu l'auraient suivi, particulièrement là où ils étaient connus. Au début, parmi les quelques-uns qui se réunissaient à Plymouth, un coiffeur tomba malade, et comme personne d'autre ne se préoccupait de ses besoins, on raconte que J.N.D. est allé tenir la petite boutique aussi bien qu'il le pouvait.

Plein d'attention pour les autres, il était indifférent pour lui-même aux commodités de la vie, quoiqu'il n'hésitât pas à acheter des livres chers s'il pensait qu'ils pouvaient être utiles pour son travail. Il avait l'habitude de travailler dur, depuis le matin de bonne heure qui était consacré à la lecture de la Parole pour lui-même et à la prière; et même dans les périodes où il était le plus occupé, il réservait les après-midi pour visiter les pauvres et les malades et les soirées pour les réunions de prière, de communion ou pour la prédication. Quand il voyageait, en Grande Bretagne ou à l'étranger, il passait fréquemment des jours entiers à lire les Écritures. Ses habits étaient très simples et il les portait jusqu'à usure complète, quoiqu'il fût toujours méticuleusement propre de sa personne, ce qui n'est pas toujours le cas des gens élégants. Dans le Limerick, une fois, des amis attentionnés profitèrent de son sommeil pour remplacer ses vieux habits par des neufs, qu'il mit sans dire un mot, dit-on.

Durant son âge mûr il chemina fréquemment à pied à travers une grande partie de la France et de la Suisse, se rafraîchissant parfois sur la route avec des glands, d'autres fois heureux d'avoir un œuf pour dîner parce que, disait-il, jamais un visi-

le cœur de M. Darby fut touché, parce que cet homme assistait aux réunions, alors qu'en fait il se glissait aux premiers rangs pour essayer de s'emparer de la cène du Seigneur, alors qu'il n'était pas restauré. Et malgré cela notre cher ami considérait avec indulgence ce qui faisait souffrir la plupart des frères et sœurs. S'il était inflexible envers ceux qui attaquaient Christ, il était aussi loin que possible de l'ogre que beaucoup imaginaient. Au point qu'il disait lui-même: «Je ne devrais jamais m'occuper de questions de discipline; car je crois la première personne, frère ou sœur qui me raconte quelque chose. C'est tout à fait hors de mes possibilités.» Je ressentais tellement cela que j'avais l'habitude de prier le Seigneur pour que ce qui parviendrait en premier à son oreille, ne soit qu'un compte rendu véridique. Mais tout chrétien sérieux doit savoir que: autant les croyants fidèles sont réticents à divulguer de mauvaises nouvelles pour gagner un point, autant les croyants légers pleins d'esprit de parti, sont prompts à plaider pour ceux qui ont leur faveur, particulièrement devant quelqu'un d'aussi influent que J.N.D. Et quand quelqu'un qui a une telle position et une telle envergure aborde une question en ne voyant qu'un côté des choses, comme cela pouvait arriver, et est effectivement arrivé, chacun peut concevoir combien il est difficile pour les autres de convaincre et pour lui de réviser son jugement. Quelqu'un me blâmera-t-il de signaler amicalement ces imperfections? Je pense humblement que même dans un bref récit il n'est guère honnête d'omettre ce qui a été évoqué ici avec amour et que lui-même aurait reconnu franchement. Et ce n'est pas dans le but de dire un mot de ce qu'il vaut mieux laisser dans la tombe de Christ, où mes propres défaillances sont aussi ensevelies.

Personne ne détestait plus que lui l'affectation, la prétention et toute forme d'illusion. Thomas Carlyle clamait haut et fort sa haine des faux-semblants, J.N.D. la vivait paisiblement en pratiquant ce qui est vrai. Il se prévalait souvent de la liberté

homme en qui les deux Adams étaient si forts.» Sir Charles était plutôt légal et en souffrait; au point que J.N.D. avait invité quelques personnes, quelque temps avant la mort de Sir Charles, à prier spécialement pour lui, et ce ne fut pas en vain.

Si je ne me trompe, ce fut avant 1830 que, rempli du sentiment de l'union du chrétien avec Christ, J.N.D. se rendit à Londres et présenta cette vérité devant quelqu'un qui était considéré comme l'un des plus avancés dans le clergé évangélique. Mais le peu de cas que faisait J.N.D. des apparences mondaines semblait faire que cette vérité, précieuse mais peu comprise, soit lettre morte pour l'ecclésiastique qui la confondait avec la nouvelle naissance, comme le font fréquemment les croyants mal enseignés. Le ton de ce dernier était pompeux et suffisant; sans aucun doute il considérait son visiteur comme un pauvre pasteur étalant comme une découverte ce que tout le monde savait. Mais voilà qu'un équipage élégant de Westminster, avec cocher et valet de pied, vint pour ramener M. Darby à la maison de son père; dès que l'ecclésiastique le vit ses manières changèrent pour tomber dans la servilité. Ceci déplut fortement à mon ami qui pouvait admettre l'ignorance, mais qui était affligé de voir un esprit mondain chez un chrétien, particulièrement chez quelqu'un qui avait un ministère chrétien. Il savait fort bien que le clergyman était d'humble extraction; mais cela n'était rien à ses yeux à condition qu'il y ait du discernement spirituel. Par la suite cet ecclésiastique ne fit aucun progrès ni dans la grâce ni dans la vérité quand il devint évêque, puis archevêque. Il y avait un ver à la racine de sa théologie; car il montra qu'il n'était pas sain dans la foi quant à l'inspiration divine, tant avant qu'après son élévation au trône épiscopal. On ne peut s'attendre à ce que de tels hommes aient des oreilles pour écouter.

Je n'ai pu assister aux Études de Liverpool dans les années quarante, mais j'étais présent à celles qui eurent lieu à Londres

en 1845. Ce n'est que l'après-midi du troisième jour que J.N.D s'est levé pour parler, et cela après qu'un ami bien connu ait clairement fait allusion à son silence. M. Darby expliqua qu'il n'avait pas pris la parole parce que beaucoup de frères avaient bien des choses à dire. Ce fut un discours des plus impressionnants; car après que beaucoup, et pas seulement des frères en vue, aient parlé avec beaucoup de puissance et d'onction, il donna un résumé concis qui mit les points importants à leurs places précises, puis apporta un flot de lumière nouvelle tirée de l'Écriture sur le sujet tout entier. Pendant la même conférence un membre de l'aristocratie qui en voulait à J.N.D. pour avoir dénoncé un tract absurde et injurieux qu'il avait écrit, se mit avec véhémence à exprimer sa mauvaise humeur. Mais J.N.D. ne répondit pas un mot. Un autre, offensé pour le même genre de raison, vint dans le hall pendant que M. R.M. Beverley nous racontait ce qui l'avait aidé à comprendre ce qu'il considérait comme la plus importante vérité qu'il ait cherchée aussi longtemps. Ce frère âgé, très sourd, s'approcha de M. Beverley aussi près que possible, et ce fut pour l'entendre lire une page de son propre livre affirmant la doctrine de la présence et de l'action du Saint Esprit, doctrine qu'il était en train d'abandonner, et c'était précisément pour cela que M. Darby l'avait repris. Cet incident me frappa vivement, car j'y ai vu la manière d'agir d'un Dieu vivant.

Aussi plein d'égard et aimable qu'ait été J.N.D. avec F.W. Newman, avant que l'esprit bouillonnant de Newman ne se rebelle contre la «doctrine de Christ», il n'avait aucune véritable sympathie pour son caractère ou pour celui de son frère le cardinal. Les hommes, et non Dieu, les gouvernaient tous les deux, quoique d'une manière différente. Le plus jeune des deux s'est le plus nettement distingué tout au long de sa carrière universitaire. Le plus âgé devint un maître dans l'art d'écrire la langue anglaise, tout en étant un simple esclave de la tradition. M. Darby se préoccupait par dessus tout de Christ

La suite de cette affaire est instructive. Le détracteur, qui évidemment ne resta pas en communion, partit pour un pays étranger où il fut l'objet de la bonté d'un chrétien d'origine irlandaise. Ce chrétien ayant eu par la suite l'occasion de venir en Irlande demanda à l'un de ses amis s'il connaissait un certain M. Darby. «Oh, oui, bien sûr! Tout le monde connaît M. Darby ici.» «Eh bien», dit-il, «j'ai reçu pendant longtemps Z... et sa grande famille; pendant tout ce temps il a constamment dénigré M. Darby. Mais comme il s'est révélé être un vaurien; j'en ai conclu que celui qu'il dénigrait devait être un très brave homme.» C'est très irlandais; mais c'était une judicieuse déduction, correspondant tout à fait à la réalité.

Cette même tendance à croire le meilleur, même d'âmes insoumises, se manifestait souvent quand des gens faisaient appel à son porte-monnaie, ou, ce qui était de plus de conséquence, quand quelqu'un cherchait à être admis en communion par son entremise. Beaucoup de personnes, même encore maintenant, se souviendront d'un homme très remuant qui avait pris fait et cause pour quelqu'un qui avait dû être mis hors communion; et, étant lui-même tout aussi coupable, avait aussi été retranché. Cet homme s'était tenu tranquille jusqu'à ce que M. Darby revienne de ses longs voyages, mais dès son retour, il s'était précipité sur lui. Alors M. Darby demanda: «Comment se fait-il que X... soit toujours hors communion»? Un silence de mort s'ensuivit, silence facile à comprendre car tout le monde aurait aimé lui donner satisfaction si cela avait été possible. Enfin un frère (maintenant décédé), connu pour sa franchise, répondit: «M. Darby, nous connaissons X...; mais vous pas.» Et dire qu'il y a des gens assez niais pour l'appeler un pape, alors qu'un pape n'en aurait fait qu'à sa tête et n'aurait pas supporté qu'on le contredise!

Un cas similaire, mais plus honteux, se présenta bien après; il s'agissait de quelqu'un qui avait été excommunié pour de scandaleux blasphèmes et d'autres motifs. Toujours est-il que

Comme j'étais moi-même activement engagé, ce n'était que rarement que j'avais l'occasion de l'entendre, lors de grands rassemblements dans lesquels il prenait en général une large part; mais je me souviens l'avoir entendu une fois prêcher sur Romains 5,20-21 à un petit groupe de gens très pauvres; je n'ai jamais entendu une méditation aussi puissante et aussi sérieuse, quoiqu'elle ait été faite dans les termes les plus simples, exactement appropriés à l'auditoire. Le chant était exécrable, et il fit de son mieux pour le conduire, car sa voix était agréable et il avait l'oreille juste; mais la cacophonie des autres prévalut, ce qu'il supporta avec une patience vraiment édifiante, continuant son message imperturbablement.

Il était loin d'être sûr de lui. On lui demanda une fois de prêcher en plein air, il pria un homme plus jeune de s'en charger; car, dit-il, «Je recule devant ce service, ayant peur de rester planté au milieu sans savoir quoi dire.» Il se réjouissait sincèrement de voir un prédicateur rempli de hardiesse et d'amour pour les âmes. Il passait sur bien des fautes quand il attribuait à quelqu'un du dévouement (parfois sur la propre estimation de ce quelqu'un). Quelqu'un qui l'admirait avait l'habitude de dire que dans ce domaine et quelques autres «il était l'homme le plus crédule d'Angleterre». Naturellement ceci était très exagéré, néanmoins cela arrivait suffisamment souvent pour embarrasser ceux qui travaillaient avec lui. Je me rappelle une fois lui avoir fait des remontrances à cause de sa confiance apparemment intacte dans un frère qui se conduisait très mal envers sa mère et envers sa sœur, qu'il chassa du rassemblement comme un véritable «Diotrèphe» pour satisfaire son père, un fou et un incrédule. Pendant que nous marchions, M. Darby soliloquait: «C'est étrange que mes favoris deviennent des vauriens.» C'était malheureusement le cas de cet homme; car peu de temps après il a publié et fait circuler une libelle des plus diffamatoires sur son généreux bienfaiteur.

et de la vérité à la gloire de Dieu le Père. Les deux frères commencèrent comme Évangéliques; mais ils divergèrent au fil des jours au point de se brouiller, jusqu'à ce que l'un devienne papiste, et l'autre incrédule; alors ils «rétablirent d'heureuses relations». De pareilles choses étaient une source de peine et de honte pour M. Darby, qui ne pouvait respecter, même en tant qu'homme, celui qui avait rédigé et justifié le N° 90 des Traités d'Oxford¹; car du début à la fin c'est une entreprise éhontée et jésuitique pour interpréter, selon les vues de Rome, les Trente-Neuf Articles. Ce qui était encore plus choquant, c'est que Pusey et Keble et d'autres souscrivirent à cette tromperie. Aussi, que pouvait ressentir J.N.D. si ce n'est douleur et indignation devant le blasphémateur qui examinait longuement la vie de J. Fletcher en la prétendant plus parfaite que celle de Jésus le Fils de Dieu? Je pense que si le professeur H. Rogers, dans son *Éclipse de la foi*, a démolé magistralement *Les Phases de la foi* sur leur propre terrain, M. Darby l'a fait bien plus encore, sur une base chrétienne, dans *L'irrationnalisme de l'infidélité*; de même qu'il avait dévoilé la malhonnêteté de l'*Apologia pro sua Vita* de J.H.Newman. Même le raisonnement de ces hommes était loin d'être immaculé.

M. Darby réfléchissait et priait beaucoup quand il examinait un passage de l'Écriture; mais il écrivait rapidement, à mesure que les pensées surgissaient dans son esprit, et la plupart du temps en ne changeant que rarement un mot. Il aimait lier l'une à l'autre des phrases, quelquefois avec des parenthèses imbriquées dans d'autres parenthèses, afin d'exprimer complètement la vérité et d'éviter qu'on la comprenne mal. Tout en étant un lève-tôt et un travailleur infatigable, il n'avait pas

1. Ce tract fut publié d'abord anonymement. Un exemple du manque d'honnêteté de ce tract: Il y était affirmé que les réformateurs avaient admis le principe du purgatoire et du sacrifice de la messe! (Cité par un de ses panégyriste, G.M.Tracy)

suffisamment de temps pour exprimer sa pensée aussi brièvement et clairement qu'il le souhaitait. «Vous écrivez pour être lu et compris,» me dit-il un jour gaiement; «Je ne fais que penser sur papier.» Ce qui faisait que ses écrits n'étaient pas agréables à lire pour des novices, et, au premier coup d'œil, ils semblaient presque incompréhensibles; de telle sorte que beaucoup, même parmi les croyants instruits, renonçaient à les lire, car ils étaient incapables de pénétrer le sens de phrases aussi compliquées. Personne n'était plus indifférent que lui à la notoriété littéraire; il la jugeait indigne de Christ, donc du chrétien. Il n'était qu'un mineur, disait-il; il laissait à d'autres le soin de fondre le minerai et d'en diffuser ce qui en sortirait; chose que beaucoup font dans des endroits les plus insoupçonnés, parfois ce sont des gens qui, quand ils ne prennent pas soin de cacher la source de ce qu'ils ont emprunté, n'ont aucun bien à dire de lui. Pour lui Christ était le centre de tout, et l'objet continuel qu'il avait en vue, même dans la controverse; il était extrêmement frappant de voir que, même dans les plus chaudes polémiques, il affirmait des vérités positives afin d'édifier. Il ne se satisfaisait jamais de démasquer un adversaire, alors que non seulement sa solide logique, mais aussi son discernement profond et instantané du côté moral et pardessus tout de la pensée de Christ sur la question, faisait de lui un docteur des plus redoutables. C'était le même homme qui se délectait de prêcher l'Évangile aux pauvres, et qui accordait trop d'honneur à ceux qu'il considérait comme plus doués que lui en tant qu'évangélistes. Je me souviens de l'un d'eux dont on ne pouvait rien dire d'exceptionnel¹. A sa propre confusion, il avait été amené jadis à prêcher en la présence de J.N.D. lors d'une des Études de Portsmouth; des mois après, M. Darby, ce cher et candide serviteur du Seigneur, continuait à dire aux frères et sœurs, et pas seulement dans le parti-

1. Il s'agit probablement de William Kelly lui-même.

culier: «Ah, je souhaiterais pouvoir m'adresser aux âmes comme le fait M. Untel!»

Il exerçait forcément une large et profonde influence, mais il ne la recherchait aucunement et il était d'une franchise très directe avec ses amis les plus proches. A l'un d'eux qu'il appréciait pour son dévouement, il dit: «Allez, X..., ne faites pas tant l'aristocrate.» Un autre, qui lui était cher depuis très longtemps et qui était un admirable pasteur, bon docteur et bon prédicateur, s'était remarié avec une femme à l'esprit mondain quoiqu'elle fût une évangélique. Ce frère, un ancien clergyman, le peinait en dénigrant les quelques uns, des gens simples, réunis au Nom du Seigneur dans le village où il vivait. Celui qui se plaignait ainsi n'était plus le serviteur qui travaillait parmi les pauvres comme il l'avait été autrefois, il était devenu un peu comme un grand propriétaire et un peu comme un titulaire d'une cure et il réédifiait avec les gens de la campagne les barrières sociales qu'il avait abattues longtemps auparavant. «Ah! Y...,» dit M. Darby, «ce ne sont pas les frères et sœurs, mais c'est la femme.» C'était d'autant moins agréable à entendre que c'était vrai; et la femme n'a pas manqué d'en faire un motif de brouille définitive. Ce n'était pas seulement de tels cas qui le faisaient souffrir. Quand il s'est rendu à Guernesey, une dame que je connais invita un certain nombre de gens pour le rencontrer en privé, mais c'étaient exclusivement des gens qui avaient une bonne position sociale. Elle aurait appartenu à l'église anglicane ou à l'une des autres dénominations, qu'il l'aurait admis et ne se serait attendu à rien d'autre; mais il était chagriné qu'une sœur en communion puisse être tellement loin de la Parole et de la volonté du Seigneur de sorte qu'elle puisse manquer de donner cette occasion aux humbles croyants, riches en foi, qui l'auraient énormément appréciée. Quand on lui demanda de rendre grâce, il me pria de le faire, signe qu'il était mécontent.